



Argus de la presse PARIS
Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

LES DÉBATS

Hanté par le meurtre barbare de l'envoyé du « Wall Street Journal », BHL publie les résultats de son enquête au Pakistan dans un livre choc*. Entretien

Les assassins de Daniel Pearl

● par Bernard-Henri Lévy

Le Nouvel Observateur. – Une question, avant d'en venir à votre grande enquête sur la mort de Daniel Pearl. La guerre anglo-américaine en Irak se termine sur une victoire américaine et sur la chute du dictateur irakien. Diriez-vous encore, aujourd'hui, que George W. Bush s'est trompé d'adversaire en attaquant Saddam Hussein ?

Bernard-Henri Lévy. – Oui, bien sûr. La victoire ne change rien à cela. Même si je suis évidemment très heureux de voir le peuple irakien libéré de son bourreau. Mon enquête au Pakistan s'est étalée sur un an, et chaque fois que je revenais à Paris, que j'entendais la clameur du débat pour ou contre cette guerre, j'éprouvais un sentiment très fort d'irréalité. Je sentais qu'on était en présence d'une erreur de calcul historique, d'un malentendu énorme, comme si l'esprit du temps avait envoyé dans le ciel de nos préoccupations une sorte de leurre qui s'appelait Saddam Hussein.

Pour moi qui revenais de la maison du diable, c'est-à-dire du Pakistan, où des groupes fanatiques préparent une future guerre autrement dangereuse, il était clair que les Etats-Unis se trompaient de cible. Avec ce dictateur vieillissant et déjà largement désarmé, on nous rejouait l'automne du patriarche. Mais en fait on se trompait d'époque. Nous ne sommes plus au temps de Jimmy Carter. Les « Etats voyous » d'aujourd'hui ne sont plus la Libye, l'Iran ou l'Irak. Mais le Pakistan, l'Arabie Saoudite, le Yémen et la Corée du Nord, où se concoctent les barbaries nucléaires du XXI^e siècle. C'est cela que Daniel Pearl était en train de découvrir. C'est pour cela qu'il a été assassiné. Et c'est ce que j'ai découvert à mon tour en remettant mes pas dans les siens.

N. O. – Connaissez-vous Daniel Pearl ?

B.-H. Lévy. – Je pense l'avoir croisé une fois, à Asmara, il y a quelques années. C'était un jeune Américain chaleureux, sympathique, ultraprofessionnel. Mais je n'ai su que bien plus tard à quel point ses combats étaient les miens. Sa mort, je l'ai apprise à Kaboul, dans le bureau d'Hamid Karzaï. Là, tout d'un coup, j'ai éprouvé pour ce mort inconnu une empathie immé-



Né en Algérie, philosophe, écrivain et chroniqueur au « Point », Bernard-Henri Lévy a voulu comprendre pourquoi Daniel Pearl, juif et ami du monde arabe, avait été enlevé et exécuté au Pakistan fin janvier 2002. Qui étaient ses ravisseurs, ces nouveaux « possédés », combattants implacables d'un islam de terreur, et surtout qui étaient leurs commanditaires ?

diante, totale. Et j'ai tout de suite pressenti qu'il ne s'agissait pas juste de l'enlèvement d'un journaliste américain par des islamistes qui perdent les pédales et décident de tuer finalement leur otage – j'ai très vite senti qu'on était au cœur d'une affaire énorme. Alors j'ai décidé de reprendre le fil de son enquête. De finir, en quelque sorte, son boulot. Sans savoir, bien entendu, jusqu'où cela me conduirait.

N. O. – Vous aimez Danny, pourtant c'est son assassin, Omar Sheikh, qui vous fascine. Ce jeune Anglo-Pakistanaï de famille aisée, très occidentalisé, brillant élève de la London School of Economics, talentueux trader de la City de Londres, qui pour des raisons inconnues devient un beau jour la tête pensante d'une des plus sanglantes sectes du terrorisme islamiste international, visiblement vous intrigue. Mais à trop vouloir le comprendre, ne craignez-vous pas d'entrer dans sa folie ou, pis, dans sa logique ?

B.-H. Lévy. – C'est le risque, forcément, et il faut s'en garder. Mais quoi de plus essentiel, en même temps, que d'essayer de démonter le mécanisme de l'abjection, de deviner ce qui se passe dans la tête d'un possédé moderne ? Omar est intéressant parce qu'il porte à l'extrême les traits ou les pulsions de ces personnages énigmatiques que sont un Oussama Ben Laden ou un Mohammed Atta. Pourquoi ces jeunes musulmans, frottés à la culture occidentale, virent-ils brusquement au fanatisme le plus sombre ? Les « djihadistes » de haut niveau seraient-ils les enfants naturels de l'islam et de l'Occident, de l'obscurantisme et des lumières ? Si tel est le cas, si le personnage d'Omar est, comme je le crois, archétypal, alors quelle leçon ! Danny Pearl est le visage lumineux de l'Amérique que j'aime. Mais Omar Sheikh, c'est l'autre côté du miroir, la face sombre et mystérieuse du mal – et d'un mal qui en même temps ne nous est pas absolument extérieur. Ses lectures, ses goûts, ses amis, son imaginaire, tout est européen en lui. C'est un Anglais tendance Doddy al-Fayed, le fameux fiancé de la princesse Diana. Sauf que lui devient le « fils préféré » de Ben Laden et enferme sa femme sous la burqa !

N. O. – Finalement, vous avez éclairci ce mystère ?

B.-H. Lévy. – J'ai remonté son parcours, interrogé ses proches, lu son Journal, essayé par tous les moyens de le voir. Mais je